

La suffixation parasitaire en « o » dans le français populaire

Jean-Paul Brunet

Volume 25, numéro 3, septembre 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/002156ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/002156ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brunet, J.-P. (1980). La suffixation parasitaire en « o » dans le français populaire. *Meta*, 25(3), 347–353. <https://doi.org/10.7202/002156ar>

LA SUFFIXATION PARASITAIRE EN «O» DANS LE FRANÇAIS POPULAIRE

La langue parlée familière résiste naturellement aux mots trop longs en les abrégeant. Il s'agit, en fait, d'une tendance à économiser l'effort qui s'est manifestée dès les origines mêmes de la langue française. Mais cette loi du moindre effort s'est surtout affirmée au ^{xx}e siècle, âge de la vitesse et de l'efficacité, où la suffixation parasitaire et la troncation de mots ont considérablement étendu leur action.

La langue populaire se plaît à tronquer certains mots par ablation d'une ou de plusieurs syllabes selon le procédé de l'apocope (Exemples: *cyclo* (moteur); *vélo* (moteur); *moto* (cyclette); *auto* (mobile); etc.). La langue argotique, qui est une branche de la langue populaire, empruntant la terminaison en «o» à des termes comme *photo* (graphie, *loco* (motive), *chrono* (mètre), ou *micro* (phone), aime également à la substituer à la partie finale de certains mots. Ceux-ci, ainsi tronqués et terminés par le suffixe parasitaire «o», deviennent plus pittoresques et plus faciles à manier (Exemples: *biscotto*: biceps; *garno*: garni; *proprio*: propriétaire).

En cette fin du ^{xx}e siècle, résolument placé sous le signe de l'*audio* et de la *vidéo*, les moyens de communication de masse répandent à l'envi de nombreux argotismes terminés en «o» ainsi que va le démontrer cet examen de certains éléments de la langue parlée couramment dans les milieux sociaux les plus divers.

Abordons l'étude des prénoms qui est, à cet égard, révélatrice car il existe en français une douzaine de prénoms suffixés en «o». Parmi les prénoms masculins, citons: *Cloolo* (Claude); *Fredo* (Alfred); *Jo* ou *Jojo* (Joseph); *Milo* (Émile); *Paulo* (Paul); *Toto* (Victor). Les prénoms féminins nous proposent: *Dodo* (Dominique); *Geogeo* (Georgette); *Mado* (Madeleine); *Véro* (Véronique); *Yoyo* (Yvonne). Il s'agit de sobriquets familiers et affectueux surtout en usage dans les couches populaires. Ils établissent spontanément un rapport d'intimité, voire de complicité, entre deux interlocuteurs. Bien que remontant souvent à l'enfance d'une personne, un tel sobriquet continue à être utilisé tout au long de sa vie adulte (exemple d'interpellation recueillie dans un café parisien: «Eh! M'sieur *Fredo*, y a *Mado* qui vous demande!»).

Casaniers et méfians de nature, un grand nombre de Français considèrent souvent les étrangers avec suspicion et même hostilité, comme le révèlent ces divers qualificatifs désobligeants teintés de racisme et de xénophobie. Ainsi la langue populaire désigne volontiers un ressortissant d'un pays étranger sous un surnom argotique à connotation péjorative: *amerlo* (américain); *belgico* (belge); *bico* — dérivé d'*arbico* — (nord-africain); *espingo* (espagnol); *italgo* (italien); *porto* (portugais). Quant au romanichel, ce vagabond maudit des campagnards, il se voit affublé de trois qualificatifs guère plus flatteurs: *caraco*, *romano* ou *romanigo*. À l'intérieur du territoire français, on retrouve ce même suffixe en «o» afin de différencier les individus selon leur ville ou leur région d'origine: *alsaco* (alsacien); *moko* (méditerranéen); *parigo(t)* (parisien).

D'esprit vif, prompt à la moquerie et à la raillerie, le *Parigo(t)* aime à ridiculiser la province, même s'il s'agit de la bien proche préfecture de Versailles qu'il qualifie non sans mépris de *Versigo*. Mais il est plaisant (*rigolo* dirait notre «titi» parisien) de retrouver dans son parler gouailleur une série d'argotismes élaborés selon le même procédé pour désigner plusieurs endroits de la capitale, qu'il s'agisse d'un hôpital, d'un monument, d'une place, d'un parc, d'un boulevard ou d'un quartier. Ainsi le *Laribo* désigne l'hôpital Lariboisière, situé derrière la gare du Nord; les *Invalo* qualifient l'Hôtel des Invalides, érigé sous Louis XIV, et la *Mocobo* signifie la place Maubert, siège au Moyen Âge de l'une des plus pittoresques Cours des Miracles, «Royaume de l'Argot» par excellence. Le *Luco* est l'appellation familière des jardins du Luxembourg, dessinés sous Marie de Médicis, et aujourd'hui lieu de détente des étudiants du Quartier latin. Le *Sébastol* est la forme contractée du boulevard Sébastopol, ancienne voie romaine devenue une artère populaire où s'exerce «le plus vieux métier du monde.» Enfin, *Montparno*, le quartier Montparnasse, fut le havre de prédilection de nombreux artistes pendant l'entre-deux guerres.

L'argot scolaire apparaît comme une marque d'adhésion à un groupe, un signe de ralliement entre écoliers et l'affirmation de leur solidarité. L'école constitue, en effet, le premier groupe social que découvre l'enfant; celui-ci apprend rapidement à s'intégrer dans cette collectivité qui possède son code et son langage propres destinés à la différencier du monde des adultes incarné par les éducateurs et les parents. Cet argot fait aussi largement appel à une suffixation parasitaire en «o» ainsi que l'attestent ces quelques termes: *averto* (avertissement); *bachot* (baccalauréat); *campo(s)* (congé scolaire); *colo*

(colonie de vacances); *compo* (composition); *dico* (dictionnaire); *dirlo* (directeur d'école); *exo* (exercice de mathématiques, de physique ou de chimie); *géo* (géographie); *labo* (laboratoire); *philo* (philosophie); *proto* (proviseur de lycée); *techno* (technique); *texto* (textuellement); *trado* (traduction). L'argot universitaire se présente comme le prolongement naturel du langage de l'école élémentaire et secondaire. Cependant, il se distingue davantage comme un argot de caste qui continuera souvent à être utilisé, avec un certain snobisme, entre anciens de la même grande École ou de la même promotion. À titre d'indication, voici quelques mots extraits de ce vocabulaire à connotation élitiste: *agro* (élève de l'Institut national agronomique); *arts-déco* (École des Arts décoratifs); la *Catho* (Institut catholique); *éco-po* (économie politique); *fisto(t)* élève de première année à l'École navale); *pharmaco* (étudiant en pharmacie); *pipo* (École polytechnique, aussi élève de cette École); *promo* (promotion); *resto-u* (restaurant universitaire); *sciences-éco* (sciences économiques); *sciences-po* (École des sciences politiques); *sopo* (soporifique — se dit d'un cours ou d'un professeur inintéressant); *supdeco* (École supérieure de commerce); *topo* (exposé écrit ou oral); *véto* (élève d'une École vétérinaire).

Avec l'argot militaire, nous entrons véritablement dans le domaine des argots de métier. Après l'argot maritime, l'argot militaire a largement contribué à enrichir la langue populaire française. Lui aussi a eu recours au suffixe en «o» comme le révèlent ces divers exemples: *cabo(t)* (caporal); *camaro* (camarade); *colo* (exarmée coloniale); *fayo(t)* (soldat rengagé, flagorneur); *flingo(t)* (fusil d'infanterie); *hélico* (hélicoptère); *perlo(t)* (tabac); *rabio(t)* (ce qui reste après une distribution de vivres et qui est à nouveau partagé); *ramollo* (officier abruti); *réglo* (supérieur ne badinant pas sur le règlement); *sergo* (sergent); *toto* (pou); *tringlo(t)* (soldat du Train); *vago* (vaguemestre). À l'origine ce vocabulaire argotique constituait une sorte de langage codé connu des seuls frères d'armes et cristallisant leur esprit de corps. Dans son *Trésor de la langue française*, Paul Imbs met d'ailleurs bien en relief cet aspect socio-linguistique de l'argot qu'il définit d'abord comme un «langage ou vocabulaire qui se crée à l'intérieur de groupes sociaux ou socio-professionnels déterminés, et par lequel l'individu affiche son appartenance au groupe et se distingue de la masse des sujets parlants» (III, 478).

De nombreux observateurs étrangers de la scène politique française ont souvent souligné que la France leur apparaissait comme une société conflictuelle où insultes et procès d'intention prenaient souvent le pas sur le raisonnement. Ces furieuses bagarres politiques et ces violences verbales, si déconcertantes aux yeux des étrangers, témoigneraient peut-être chez les Français de leur double atavisme latin et gaulois. La France est une vieille nation farouchement républicaine depuis que la Révolution de 1789 a vu le petit peuple, le *populo*, l'emporter sur les *aristos*, la noblesse de l'ancien régime. De nos jours, il semble que la lutte des classes a revêtu une nouvelle forme, opposant le prolétariat, les *prolos*, aux nantis, les *rupinos*. Quant aux *métallos* (ouvriers de l'industrie métallurgique), ils n'éprouvent que mépris pour les *intellos* (intellectuels) dans lesquels ils voient des parasites de la société capitaliste si nous en croyons ce slogan figurant sur certains murs d'usines: «Les *intellos* au poteau!»,

rappelant ainsi le sort que l'on réservait habituellement aux *collabos* (collaborateurs) à la Libération.

Depuis Mai 68, fleurissent de nombreuses épithètes infâmantes que l'on s'échange entre adversaires, aussi bien dans les milieux étudiants et syndicalistes que professionnels et politiques de tous bords. Il est cependant à remarquer que ces étiquettes à suffixation parasitaire en «o» s'appliquent presque exclusivement à des partis de l'opposition ou à des groupuscules extrémistes: *anarcho* (anarchiste); *coco* (communiste); *facho* (faciste); *gaucho* (gauchiste); *majo* (membre de la faction majoritaire d'un parti) et son contraire *mino* (membre de la faction minoritaire); *réviso* (révisionniste, c'est-à-dire partisan de la révision d'une doctrine politique. MM. Jean Giraud, Pierre Pamart et Jean Riverain nous précisent que «ce mot constitue, de la part des gauchistes, une injure à l'adresse des communistes regardés comme infidèles à l'intransigeance révolutionnaire» (*Les Mots dans le vent*, p. 204); *socialo* (socialiste). À notre époque contestataire, on ne s'étonnera donc pas de retrouver ces mêmes épithètes insultantes, parfois contradictoires, affichées sur les murs des lycées, des universités, des mairies ou des casernes. Tous ces graffiti, dont l'humour occasionnel dissimule mal la hargne et dont la violence verbale reflète un climat de violence sociale, témoignent à la fois d'un goût pour l'invective et d'une marque d'intolérance politique que n'ont pas manqué de relever maints journalistes étrangers.

En revanche, avec l'argot criminel, nous remontons à la source même de la langue argotique qui est, avant tout, une langue close repliée sur un groupe qu'elle défend, isole et distingue. C'est ce que nous rappelle le linguiste Paul Imbs en nous proposant cette définition historique de l'argot: «langue de convention dont se servaient les gueux, les bohémiens, etc., c'est-à-dire langage particulier aux malfaiteurs (vagabonds, voleurs, assassins); aujourd'hui essentiellement, parler qu'emploient naturellement la pègre, le Milieu, les repris de justice» (*op. cit.*, III, 477). Le lexique haut en couleur employé par les mauvais garçons nous offre un choix de nouveaux mots suffixés en «o» tels: *blanco* (innocent); *cipos* (gardes républicains encadrant le prévenu dans le box des accusés); *coffiot* (coffre-fort); *comaco* (très gros, terme d'origine provençale: *comme aco*: comme ça); *droit-co* (condamné de droit commun); *franco* (loyal); *gano* (butin); *inco* (incorrigible); *julot* (souteneur); *lazaro* (cellule de sûreté dans un commissariat de police); *Macobo* (Institut médico-légal); *proxo* (proxénète); *rigolo* (pince d'effraction, pistolet); *rousto* (indicateur); *sécot* (maigre); *verjot* (favorisé par la chance); *faire du yoyo* (activité d'une prostituée faisant la «grimpe», c'est-à-dire une suite de passes). Notons qu'il ne s'agit plus d'un vocabulaire secret, connu des seuls truands, comme ce fut le cas jusqu'au siècle dernier. En effet, depuis plusieurs années, films noirs, romans policiers et, tout récemment, récits autobiographiques de truands diffusent largement cet argot auprès du grand public. Celui-ci est ainsi en mesure de comprendre, voire d'utiliser, le truculent parler des malfrats car il existe à présent un certain snobisme linguistique consistant à pimenter ses propos de certains mots empruntés à la «langue verte».

Le milieu hospitalier fait également un grand emploi de la troncation en «o». Dans l'exercice de leur profession, infirmières et médecins abrègent ainsi couramment le nom des diverses spécialités médicales ou chirurgicales. À titre d'exemple, citons: *cardio* (logie); *dermato* (logie); *gynéco* (logie); *ophthalmo* (logie) *oto-rhino* (laryngologie); *stomato* (logie); etc. Il s'agit là, bien entendu, d'une économie linguistique dans un milieu scientifique où le temps est un facteur précieux. On retrouve également dans la langue des hôpitaux la suffixation parasitaire en «o» pour désigner malades ou maladies. Ex: *convalescent* ou *convalescence*); *hérédé* (atteint d'une affection héréditaire); *parano* (paranoïaque); *schizo* (phrène); *syphilo* (syphilitique). Un dernier terme médical mérite notre attention, c'est le *néo*, l'un des plus récents euphémismes utilisés par les médecins pour désigner le cancer et en dissimuler la nature au patient atteint de ce mal.

Le monde du spectacle n'est pas en reste dans la suffixation parasitaire en «o» d'un grand nombre de termes de métier. On dit ainsi d'un acteur de cinéma doublant en français le dialogue d'un film étranger qu'il «fait une *synchro* (nisation). De son côté, un comédien de théâtre pourra qualifier de la sorte le manque de réaction d'un public: «Ils sont plutôt *frigo* dans la salle!»

Au même titre que les autres nations industrialisées du monde occidental, la France traverse une grave crise économique dont on peut relever un écho assez inattendu dans la langue familière contemporaine. En effet, un slogan humoristique cristallisant un certain sentiment de malaise éprouvé par un grand nombre de travailleurs a récemment connu un succès foudroyant. Ce slogan adopte la forme d'un triptyque à terminaison vocalique en «o»: *métro*, *boulot*, *dodo*. Aux yeux de millions de salariés, ces trois mots accrocheurs résumaient parfaitement l'abrutissement de leur vie quotidienne.

Véritable cri de détresse, cette formule populaire fut reprise sous une forme modifiée par des féministes désireuses de secouer le joug de leur servitude et d'alerter l'opinion publique: «*Boulot, omo, marmots... Y en a marre!*»

Tout récemment encore, les médias ont dénoncé le climat d'insécurité qui règne dans le métro parisien sous le néologisme de *métro-parano*. En guise de témoignage de cette crainte devant la recrudescence d'agressions, a-t-on pu lire sur les murs des couloirs cette nouvelle mouture du triptyque familial: «*Métro, boulot, couteau*». Gageons que l'imagination fertile des auteurs de graffiti, porte-parole des frustrations des usagers, ne saura se tarir en si bon chemin...

Chaque nouvelle génération engendre son propre vocabulaire et la jeunesse d'aujourd'hui ne fait pas exception à cette règle en nous léguant une série de «mots sauvages» parmi lesquels suffixes et troncations en «o» sont fréquents. Voici le portrait quelque peu caricatural d'un *ado*(lescent), tel que pourrait le dépeindre un présentateur de radio ou un animateur de télévision. Plutôt *marjo* (marginal), il est un fidèle lecteur de *Charlie Hebdo* — hebdomadaire caustique donnant volontiers dans le *scato* (logique) — et aime à fréquenter la *disco*(thèque) où se déchainent les décibels en folie de la *sono*(risation). Fasciné par la vitesse des *turbos* (moteurs turbocompressés des «formules-1»), il se contente de sa

moto qu'il bricole lui-même, car l'entretien est *chéro* ; il trouve *féo*(dal) de s'habiller à la mode *rétro* comme les héros de *kino* (cinéma) de l'entre-deux guerres. Conscient aujourd'hui des dangers que court le *toxico*(mane) qui abuse de *coco* (cocaïne), il préfère militer dans un mouvement *écolo*(gique) et manger légumes et fruits *bio*(cultivés) aux engrais naturels selon les méthodes agrobiologiques. Il n'a qu'une piètre opinion des adultes, il trouve ainsi *folklo*(rique) — d'un pittoresque ridicule — pour tout dire, pas très *jojo* (joli) le bourgeois qui sirote son *apéro* (apéritif) au *bistro*, absorbé dans l'étude des *pronos* (pronostics) pour jouer au tiercé.

La révolution sexuelle n'a pas, non plus, ignoré cet engouement linguistique comme le prouve la vague *porno*(graphique) qui déferle sur les écrans de cinéma, plongeant le spectateur dans les angoisses d'une *nympho*(mane) ou les mésaventures d'un *travelo* (travesti). À notre époque de libéralisation des mœurs, l'*homo*(sexuel) revendique sa place parmi les *hétéro*(sexuels) et le *maso*(chiste) en quête d'un *sado*(sadique) a tout loisir de passer une petite annonce, fort explicite du reste, dans un quotidien national à grand tirage. Enfin, les militantes du M.L.F. partent en guerre contre la « phallocratie », n'hésitant pas à traiter de *phallo*(crate) tout homme refusant, à leurs yeux, de promouvoir l'égalité des sexes.

Comme nous venons de le constater, le suffixe parasitaire en « o » est l'un des plus courants parmi les nombreux autres suffixes utilisés dans la langue parlée familière. Non seulement cette suffixation est tombée dans l'usage populaire, mais elle est aussi devenue à la mode. Ce suffixe revêt souvent une connotation comique (Ex. : *derjo* : derrière ; *dingo* : fou ; *zigoto* : individu peu recommandable) ou péjorative (Ex. : *coco* : individu douteux ; *conno/conoso/duconno* : imbécile). Dans la plupart des cas, il s'agit de mots courts (di ou trisyllabiques) faciles à prononcer grâce à leur vocalisme en « o ». Certains ont cru y déceler la vulgarisation d'un procédé hérité de la fonction cryptologique de l'argot ; il s'agirait d'un mode rudimentaire de codage consistant à masquer les mots à l'aide du suffixe « o ». Cette théorie semblerait alors rejoindre cette autre définition de l'argot extraite du *Trésor de la langue française* (III), 478 :

Tout signe de convention servant à correspondre secrètement (synon. chiffre), tout action ou manière de se comporter, convenue, particulière aux personnes d'une même catégorie et leur permettant de se comprendre. « C'était le *chiffre* diplomatique appliqué au langage. » (Balzac, *Splendeurs et misères des courtisanes* 1947, p. 571).

D'autres sont tentés de rapprocher ce suffixe parasitaire en « o » du langage enfantin riche en mots formés par répétition de syllabes n'offrant isolément aucun sens (Ex. : *bobo* : mal/malade ; *coco* : œuf ; *dodo* : sommeil/dormir ; *jojo* : joli ; *lolo* : lait, etc.)

Quoi qu'il en soit, cette suffixation occupe aujourd'hui une place de choix dans le parler des jeunes qui semblent en apprécier le raccourci et la sonorité ainsi que le révèlent ces quelques exemples colorés : « C'est plutôt *crado* ici ! » (jugement sur la saleté d'un lieu) ; « On y va *directo* ? » (directement) ; « T'es *miro*, ou quoi ? » (reproche sur le manque d'observation d'autrui) ; « Vas-y *mollo* ! » (con-

seil de prudence). On remarquera, d'autre part, que ce parler expressif, sinon relâché, ne se cantonne plus dans certains cercles. On assiste en fait à un nivellement de la langue parlée familière chez les diverses couches sociales et il n'y a pas jusqu'aux mélomanes qui ne préfèrent *Rostro* à Mstislav Rostropovitch. Enfin, il est intéressant de constater que la suffixation en « o » n'est pas l'apanage du français populaire car deux lexicographes, Harold Wentworth et Stuart Berg Flexner, qui ont recensé plus de cent cinquante termes d'argot américain composés selon le même procédé, l'analysent de la sorte: « This suffix seldom denotes anything, but it gives the word a familiar, colloquial, flippant, or slangy connotation. About a third of the -o words use the letter as a true suffix (*crumbo*, *floppo*, *kiddo*, *single-o*); many -o formations however, actually result from or accompany back clippings (*ammo*, *cleo*). Approximately a tenth of the -o words are not suffix formations at all but are two syllable back clippings of standard words taken from the Greek or Latin (*dispo*, *hippo*, *phono*, *steno*). Other -o words are borrowings: Spanish via Mexico (*dinero*, *gringo*, *loco*), gypsy (*pano*). Irish (*boyo*) » (*Dictionary of American Slang*, p. 623).

JEAN-PAUL BRUNET